

Tabula Rasa

Je refermai la porte de mon immeuble, scellant derrière moi mon monde et tous les problèmes insensés qui s'y rattachaient. Déjà le soleil était sur le déclin ; sans montre ni téléphone, sans repères temporels, j'étais promis à une nuit éternelle, où toute chose négative, toute obligation liée à l'écoulement du temps de quelque manière que ce soit serait éradiquée. L'air frais du renouveau s'occuperait de moi ; je n'avais qu'à laisser les pensées et souvenirs indésirables sur le palier : ils n'iraient pas bien loin, car qui en aurait voulu ? Je les réintégrerais à mon retour. Sans même songer à me retourner, je fis mes premiers pas en tant qu'être humain réduit à son essence.

Bien qu'il fut encore relativement tôt, seules quelques âmes solitaires parcouraient encore les rues. On aurait pu croire qu'elles avaient fait place nette pour m'accueillir malgré quelques détritibus qui virevoltaient maladroitement, suivant une trajectoire esquissée à la va-vite par la brise tardive. C'en était plus que je n'en demandais : un panel étourdissant de voies s'offrait à ma toute nouvelle liberté, et personne ne créerait la moindre interférence. Cela me changerait de mon travail, me dis-je, où la crainte de croiser certaines personnes me... Non, je ne devais plus y penser, j'étais censé avoir laissé ces préoccupations futiles et imposées derrière moi.

Mes décisions importaient peu : d'ordinaire, je suivais inlassablement un même trajet dont l'unique but était de me permettre de rejoindre au plus vite les transports en commun. Ainsi, une poignée de choix supposément aléatoires eut tôt fait de me plonger dans l'inconnu. L'obscurité naissante parachevait ce tableau, si abstrait à mes yeux, dans lequel j'allais jouer l'unique rôle, sans aucun dénouement à poursuivre, et avec pour seuls spectateurs une multitude de fenêtres, suspendues dans les airs comme autant d'yeux désincarnés dépourvus de mémoire propre. J'appréciais d'ailleurs de ne plus avoir à trop me soucier de regards extérieurs : je vivais au quotidien avec le

poids d'avis non exprimés sur mon dos, mes épaules, ou quelque autre partie de mon être trop exposée à mon manque de méfiance. À qui appartenaient ces regards, d'ailleurs ? Je crois que j'aurais été incapable de le dire, ou que je ne voulais tout simplement pas y penser. Cela m'importait peu, maintenant. En tout cas, personne ne serait témoin de ma disparition temporaire. La ville m'engloutissait furtivement, me plongeant dans ses entrailles labyrinthiques.

Une ville, a fortiori ses portions méconnues, présente généralement une forme singulière d'uniformité, de répétitivité : le vagabond insuffisamment averti risque de n'y voir qu'une succession infatigable d'éléments indistincts, de clones de béton et d'acier, mais la ville ne se laisse que rarement abattre par cette première impression. Une fois cette vague monotonie digérée, le visiteur peu pressé se découvre une curiosité dévorante. Contrairement aux arbres qui peinent à cacher une forêt, chaque bâtiment masque la ville avec aisance. Chaque bifurcation écrase les moindres de nos repères. Moi qui n'en avait de toute manière plus aucun, je voguais sur une mer solide et paisible, sous un ciel auquel l'activité humaine avait dérobé les étoiles les plus fragiles ; cette nuit me paraissait bien insuffisante pour explorer cette immensité.

Aucune direction à suivre : les lampadaires, excepté ceux trop optimistes, brillaient le long des rues les moins inquiétantes (peut-être avaient-ils peur du noir), comme d'innombrables phares contradictoires luttant pour obtenir mon attention. Il n'existait nulle autre obligation que de profiter de cette temporaire absence d'obligations. À ce propos, je n'étais plus bien sûr de celles qui m'accablaient avant mon évasion... Mais pourquoi s'en inquiéter ? Elles me rattraperaient tôt ou tard. C'était une sensation assez grisante, d'autant plus que « tôt ou tard » ne voulait plus rien dire, ici et maintenant. Même « maintenant », à bien y réfléchir, s'était dissolu dans ma perception enivrée.

Tout comme moi, la cité vivait dans une indifférence durement gagnée : ça et là, des feux tricolores viraient paresseusement d'une couleur à une autre – des couleurs devenues quelconques maintenant qu'il n'y avait plus personne pour leur imposer une sémantique – ; quelques lointains rugissements de véhicules égarés se réverbéraient sur les façades imperturbables, courant tout au-

tour de moi. L'omniprésence de cette rumeur la rendait indigne de toute attention, la poussant à disparaître, notamment de mes pensées. Que restait-il dans mon esprit, d'ailleurs ? Ce vide avec lequel je faisais tout juste connaissance formait une dépression qui commençait à attirer les limites de ma boîte crânienne. Une boîte : voilà le problème ! Si seulement nous étions dotés d'une ou deux voies d'air, le vide se comblerait systématiquement, sans nécessiter d'effort conscient ! Hélas, il allait me falloir trouver une solution par moi-même, sans l'aide d'une nature par ailleurs quasiment absente en ces terres urbaines aussi fascinantes que désolées. Des commerces dont l'âme et les lumières refusaient de s'éteindre se mêlaient aux habitations n'allumant, à cette heure-ci, jamais plus d'une fenêtre à la fois, comme par honte d'être possédées. Tous étaient réunis malgré eux sur un sol à qui la nuit interdisait de sécher avant l'aube. La lumière, quand elle était présente, suivait les rides aqueuses de la route, se reflétant dans les voies de moindre résistance.

Après plusieurs quarts d'heure passés à survoler des pavés polis par l'obscurité, je craignis de ne voir poindre l'ennui et optai pour un changement de décor. Quittant les artères qui ne faisaient plus autant battre mon cœur, je m'engageai dans une ruelle anodine. Pour mettre en exergue cette solitude dont j'étais si fier, je décidai de ne pas encombrer le trottoir délabré et de déambuler au centre de la voie abandonnée. Mon nouveau chemin formait une crevasse entre d'anonymes immeubles, une brèche insondable dont nulle lumière, pas même artificielle, ne parvenait à fracturer les frontières. Je ne distinguais même plus les détails de la pénombre dans laquelle je m'immergeais progressivement. Cette masse noire associée à l'air humide se para d'un effet nocebo inattendu ; ce fut comme si une gelée dense et perméable à tout excepté à la lumière m'acceptait en son sein sans la moindre once d'une hésitation qu'elle aurait sans doute été incapable d'exprimer.

Arrivé là, coupé visuellement de mon nouveau monde, je me sentis soudainement moins à mon aise. Le silence changeait la moindre de ses propres perturbations en lame inquiétante qui me traversait froidement d'une oreille à l'autre. Plus rien ne pouvait prouver ma solitude ; le rideau noir pouvait se déchirer à tout instant sous la pression d'un quelconque rôdeur. Une partie de moi ne

trouvait pas cette angoisse naissante rationnelle. Pourtant, des bribes d'événements passés tourbillonnaient dans mon esprit, une lutte d'un temps ancien qui me faisait redouter cette promiscuité apparente... M'était-t-il arrivé quelque chose dans un lieu similaire, autrefois ? Les visages, les sons, restaient dissimulés derrière un dense écran de fumée monochrome. Même les sensations de cette agression hypothétique semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. La gestation de cette peur finit par épuiser ma raison, et je hâtai le pas pour, je crois, la première fois de la soirée.

Je déboulai presque en courant dans ce que la nuit m'avait laissé de lumière, toujours incapable de cerner convenablement les raisons de cette crainte soudaine. En découlait en tout cas un besoin oppressant de réconfort. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un modeste parc capte mon attention de nouveau libre. Qui nierait l'attrait de ces arbres qui, du haut de leur humble tronc, cachaient dans leur propre ombre des profondeurs où la vie abondait ? Le faible éclairage les faisait frémir, sans que l'on puisse deviner s'il s'agissait de contentement ou d'inconfort.

Mes pieds accueillirent avec gratitude l'étreinte unilatérale de la terre meuble. J'étais abrité non seulement du ciel, mais aussi des dangers telluriques, sans savoir toutefois si une telle chose existait. Ce qui subsistait de naturel dans cette ville me berçait entre fertilité insouciante et bruissements emprunts de légèreté. Après avoir abandonné toute attache vers mon passé, voilà que je levais une autre ancre ; je flottais au travers de cet Éden artificiel, conçu comme pour se faire pardonner l'épanchement de grisaille urbaine. Surtout, ne pas penser à la fin du voyage ; oublier que ce parc était aussi faussement éternel que notre vie. Il m'était hélas inenvisageable de tourner en rond : plutôt que de prolonger le plaisir de cette errance, cela l'aurait transformée en routine, en cercle cauchemardesque ayant peu à envier à celui que j'avais effacé de ma mémoire, celui de ce passé que je piétinais à chaque nouveau pas.

Des bancs finirent par transparaître dans la pénombre, uniquement trahis par la fine pellicule humide qui luisait sous l'effet de lampes disséminées ça et là pour égayer la verdure alentour. Il m'apparut que je pouvais très bien m'y installer un instant pour profiter de la quiétude de ce lieu

sans rencontrer trop de lassitude. Ce n'est qu'alors que je remarquai que je n'étais plus vraiment seul : une masse gisait sur l'un des bancs et tremblait faiblement. M'approchant avec précaution, je pu deviner les traits écorchés d'un sans-abri qui avait trouvé le sommeil là où je cherchais pour ma part l'éveil et le renouveau. Soudain mal à l'aise, espérant ne pas l'avoir dérangé, j'entrepris de m'éloigner à reculons, ne parvenant pas à détacher mon regard de cet être qui me poussait sans le savoir à relativiser. Lui, au moins, avait de véritables raisons de vouloir laisser un instant de côté sa vie, mais tout le lui interdisait. Ce que je voyais comme ma liberté, l'absence de tout et l'errance qui s'ensuivait, était ce qui liait ses membres et son esprit. Avant même que je pu m'en rendre compte, je quittai ce simulacre de forêt auquel je croyais m'être tant attaché.

La sortie de mon nouveau territoire n'en fut que plus désolante : la pénurie d'arbres me frappa comme l'un des murs de béton que je voyais maintenant trop clairement à mon sens. J'accomplis toutefois la prouesse de ne pas me retourner et de recommencer à chercher de la beauté partout où l'on pouvait la concevoir en de tels instants. J'eus une dérangeante sensation de changement. Cette ville n'était plus celle que j'avais quittée en me confiant au parc... À moins que cette métamorphose ne se soit opérée en moi-même. Tout semblait s'être spontanément dégradé : le froid était né des tréfonds d'un air autrefois vivifiant, la lumière avait pris un teint blafard et fatigué, et, pire que tout, les allures réparatrices – salvatrices, même – de la solitude s'étaient évanouies. Cet exil m'asphyxiait, et je ressentais pour la première fois de la soirée une sensation de perte. Je ne tolérais malgré moi plus aucune intrusion dans ma coquille fraîchement vidée, réduite à un essentiel qui commençait à s'avérer insuffisant. Tout n'était plus que contradictions : j'avais un besoin vital d'une société que j'étais pourtant en train de rejeter. Ma détermination vacillante me poussa à chercher un moyen de revenir sur mes pas, de retourner à ma vie d'avant, à commencer par mon logis. J'examinai donc les panneaux qui m'offraient leur aide, dans une attitude plus proche de la panique que je ne l'aurais souhaité. Cet inconfort se vit démultiplié lorsque je constatai que je ne reconnaissais plus rien. C'était un des buts de mon expédition, me direz-vous... Mais il ne s'agissait pas de ça. Je ne

savais plus ce que je cherchais dans ce déluge d'informations ; Pourquoi, me demandai-je alors. Je fus alors effaré en constatant que le nom de la rue dans laquelle j'avais élu résidence, cet objectif que je venais de me fixer, ne me revenait pas. Impossible d'en exhumer de serait-ce que la première lettre. Tout semblait indiquer que le déni de mon existence antérieure, ce refus que j'avais voulu temporaire, causait une hémorragie mémorielle qui échappait à mon contrôle.

Une fois le choc initial dilué dans ce qu'il me restait de raison, je décrétai que ma peine provenait sans doute au moins partiellement de cet environnement et décidai de procéder différemment : rechercher des rues plus lumineuses, plus hospitalières... Me rapprocher pas à pas de la civilisation, tenter de la convaincre de me réintégrer en son sein et rendre les armes que je n'avais pas encore trouvées. Abandonner cette folie. Emprunt d'une volonté renouvelée, je me dirigeai vers les lieux les plus grandiloquents qui surgissaient de la nuit, suivant le raisonnement inverse de mon début de soirée.

L'attente fut courte. Bientôt, des bars et autres établissements grouillant d'allégresse synthétique commencèrent à émerger au loin, aisément différenciés des lieux sans vie dès lors que l'on prêtait attention au bruit et à la chaleur presque étouffante qui en émanait. Alors même que j'arrivais à la hauteur de ces foyers d'effervescence, l'un d'eux régurgita un flot d'individus enivrés. Eux aussi, peut-être, avaient cherché à s'évader du quotidien... Je ne peux pas dire que j'approuve leur approche, guère plus adéquate que la mienne, mais eux au moins avaient la quasi-certitude de recouvrer la mémoire au terme de leur escapade. Pour ma part, j'en étais réduit à tenter de m'emparer de bribes de souvenirs que je n'apercevais même plus, et quand bien même j'arrivais quelquefois à poser l'esprit dessus, ces minces ficelles de vie se scindaient précisément à l'endroit où je les abordais, ne laissant entre mes doigts psychiques qu'une poussière acre dont je ne savais que faire. Déjà, des lambeaux d'existence jonchaient les méandres de mon cerveau, mais aucune hécatombe n'aurait pu me convaincre de mettre fin à cette révolte.

Soudain, un éclair de lucidité traversa la foule éparse et déstructurée pour frapper ce qui avait été réduit à mon inconscient. Mes pensées étaient devenues si floues que je ne réalisai pas immédiatement ce qu'il s'était passé, mais je compris en constatant qu'un couple se trouvait face à moi. J'eus la certitude, peut-être simplement issue d'une paranoïa plus que naissante, que j'avais eu... Non : que *j'avais* une compagne. Toute l'étendue de mes pertes se présenta alors à moi, telle de vastes ruines que j'avais traversées de moitié sans découvrir leur vraie nature ni même leur ampleur : il m'était impossible de me remémorer cet être a priori cher. La couleur de ses cheveux, le timbre de sa voix, sa personnalité étaient devenus d'aussi grands mystères que mon avenir. Même son existence fut bientôt mise en doute par l'évaporation de ces étranges sensations, de ce qui resterait un des derniers sursauts de ma vie antérieure, antérieure à la décision fatale de ce soir.

Le vide que j'essayais depuis presque une heure d'ignorer s'était manifesté en exhibant ses proportions vertigineuses. Il ne me restait plus le moindre filon de pensées exploitable. Ce fut une cinglante surcharge de néant en mon sein ; la sérénité que je m'étais octroyée avait fini par se retourner contre moi avant de se volatiliser aussitôt, fuyant ses responsabilités comme j'avais fui les miennes. Je ne me sentais plus à ma place et n'avais plus rien sur quoi m'appuyer. Même le sol me rejetait, et je ne parvenais plus à rester immobile, ne le souhaitant d'ailleurs même plus. Mais où aller ? Je désirais plus que tout embrasser la douceur d'un logis, retrouver un repère quelconque, mais avais-je déjà eu une maison ? J'entrevois une vague image, comme reflétée de l'autre côté de l'océan de ténèbres qui inondait cette nuit, une nuit que je trouvais maintenant absurdement longue. Qu'avais-je laissé derrière moi lors de l'évasion orchestrée ce soir ? Impossible de m'en rappeler. Dans mon désarroi, je courais au hasard des rues, trébuchant incessamment contre un mobilier urbain que je n'arrivais même plus à identifier comme tel.

Allait-il véritablement me falloir tout reconstruire ? À partir de rien ? Mais, au fond, avais-je déjà construit quoi que ce soit par le passé ? Si ma vie avait pu s'évanouir de la sorte, on pouvait légitimement penser qu'elle manquait d'attaches, de fondations, voire simplement de substance. Bien

trop de routes s'offraient à moi, mais aucune ne me semblait appropriée. Je n'étais pas perdu ; c'eût été trop simple. Je n'avais en réalité plus de chemin à retrouver. J'avais cédé ma place à un néant qui me reconnaissait plus.

À tourner des pages trop rapidement, j'avais pris le risque de me déchirer de manière irréversible. J'avais voulu oublier ce monde, mais le mien en faisait partie.